

Yeux fertiles

Number 50, Fall 1991

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14875ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1991). Review of [Yeux fertiles]. *Moebius*, (50), 137–151.

PRIX ALFRED-DESROCHERS 1991

I - Mention spéciale

Dix-sept ouvrages, très différents les uns des autres, étaient en lice pour le prix Alfred-DesRochers : romans, nouvelles, poèmes, récits, études, essais. Le jury avait la mission périlleuse de lire et de jauger ces volumes (quelque 3300 pages). Puis il a fallu opter entre la création littéraire et la non-fiction, sélectionner des finalistes et enfin, choisir un titre, un nom. Mon confrère Jean Civil aura le plaisir de vous annoncer nos choix.

Il est impossible de contenter tout le monde et son père... et sa mère, avec un seul prix! Le jury a donc décidé d'accorder une «Mention spéciale» à Robert Giroux, pour son oeuvre *Parcours. De l'imprimé à l'oralité*, une coédition franco-québécoise de Triptyque et La Vague à l'Âme. Ce volumineux recueil de 500 pages rassemble une cinquantaine de textes publiés ici et là par l'auteur depuis plus de vingt ans. Robert Giroux y résume son fructueux «parcours» à travers la littérature et la chanson populaire.

À la fois écrivain, professeur, éditeur, directeur de revue, critique littéraire et historien de la chanson, il a évité l'écueil d'une écriture savante ou hermétique. Cheminant avec les écrivains et les chansonniers, il nous livre ses réflexions, ses analyses et ses découvertes, il explore de nouvelles avenues et amorce des pistes de recherche.

Par cette «Mention», le jury du prix Alfred-DesRochers est heureux de souligner l'entrée de *Parcours* dans le corpus littéraire.

Clothilde Painchaud
pour le jury

II - Les livres retenus

Voici, par ordre alphabétique, les auteurs qui sont mis en nomination pour l'obtention du Prix Alfred-DesRochers 1991 de l'Association des Auteurs des Cantons de l'Est :

1) Hugues Corriveau, *Autour des gares*, Éditions l'Instant même, Haute-Ville, Québec, 1991, 228 p.

Monsieur Hugues Corriveau, dans un exercice d'écriture à la fois superbe et rigoureux (à la manière de R. Queneau), a réussi le tour de force de nous présenter tout le pathétique de l'existence à travers cent nouvelles contenant chacune une citation de Marcel Proust. Comme l'auteur d'*À la recherche du temps perdu*, M. Corriveau ouvre dans ses nouvelles les plus larges perspectives de la vie. Dans *Autour des gares*, tout se passe dans un train, M. Corriveau, comme Proust lui-même, se sont rendu compte «qu'il ne suffit pas de prendre un train pour réaliser ses désirs».

2) Normande Élie, *La Muse et le Boiteux*, Éditions La Pleine Lune, Montréal, 1991, 148 p.

Dans son roman, Mme Normande Élie a su avec beaucoup d'adresse et de subtilités se métamorphoser en homme pour nous présenter un personnage haut en couleur, un écrivain célèbre, un artiste consommé, dévoré de passions, dont la rencontre fortuite avec une écrivaine assez obscure déclenchera tout un arsenal de rêves, de désirs, de cauchemars. C'est un roman de l'angoisse et de la détresse devant la page blanche, un roman ponctué d'émotions à fleur de peau, où le réel, l'imaginaire et le fantastique se côtoient, la plupart du temps, avec bonheur.

3) Gérald Tougas, *La Mauvaise Foi*, Éditions Québec/Amérique, 1990, 266 p.

C'est un roman à multiples facettes, multiples dimensions : poétiques, psychologiques, philosophiques, mythiques même. C'est le roman du retour au pays natal dans un train qui fonce d'Est en Ouest, de Montréal-Québec au Manitoba-Canada, dans une zone désertique de la grande Amérique avec un voyageur accompagné de deux femmes : l'une vivante, concrète en chair et en os, et l'autre morte, abstraite mais plus vivante que la première dans sa dimension mythique qui alimente toute une mémoire collective.

De ces trois ouvrages retenus — il fallait en choisir un —, le jury a consacré *La Mauvaise Foi* de monsieur Gérald Tougas. Ce choix est un cri du cœur du jury qui n'a pas pris le rôle de censeur, qui ne s'est pas, non plus, érigé en aréopage académique mais qui s'est mis plutôt dans la peau du lecteur.

Le jury a reconnu dans ce livre les qualités suivantes :

a) La force de l'œuvre, la puissance de l'anecdote. C'est l'histoire tragique de la mort d'Irène, une très jeune enseignante victime des préjugés d'une société répressive qui condamne la liberté d'être et de penser; cette jeune fille d'une vingtaine d'années est omniprésente dans l'œuvre : dans le train avec son frère Marcel qui retourne au Manitoba, sa terre natale, et qui voit reculer son pays à mesure qu'il avance — également dans tout l'espace exploré par le roman dans les villages frontaliers du Québec et du Manitoba où la famille Démontigny paraissait ne pas être dépay-sée dans cette vaste mer anglophone, «représentant ainsi un Québec en raccourci, pouvant servir d'illustration pour la propagande de la foi, de la langue et des berceaux». Non seulement l'histoire est-elle riche d'une description des valeurs morales de la société manitobaine de cette époque, mais encore va-t-elle questionner les peurs refoulées qui, avec la complicité d'une religion puritaine et dogmatique, bâillonnent la voix singulière de l'être vivant.

b) La grande maîtrise de l'écriture. C'est une œuvre globale qui explore tous les procédés de style et où se côtoient dans une heureuse harmonie les différents genres qu'on a trop tendance à catégoriser :

Écriture philosophique où l'auteur va chercher au-delà des apparences les raisons inconscientes engendrant la haine de tout ce qui est désintéressé et souverain. Réflexions profondes et nuancées sur la mort du Dieu chrétien.

Écriture passionnée, émaillée de cette poésie à la fois tendre et amère qui réussit à faire passer des émotions émergeant du plus profond de l'âme.

Dialogue aigre-doux, humour, violence, ironie : tous ces procédés ainsi que tous les niveaux de langage ont été utilisés, dosés à la perfection pour faire de *La Mauvaise Foi* «un livre plein de tendresse».

c) L'étoffe des personnages. Dans la vision de l'auteur, Irène, le personnage principal, serait un modèle du collectif. Cette jeune enseignante se comporte comme un être libre, en révolte contre tout ce qui l'empêche d'assumer sa vie. Amoureuse et passionnée, après hésitations, erreurs, déchirement, elle trouvera sa voie. Elle ira au bout de ses convic-

tions. Elle en sera morte : Tant pis! Meurtre ou suicide? Le doute plane : serait-elle emportée par le courant en traversant les petits ponts de bois du Ruisseau Rouge? Plus tard, le voile se lèvera pour nous apprendre qu'elle avait choisi de se suicider : « Irène s'avança résolument au centre de l'eau. » (p. 120)

Elle était d'une autre étoffe : « elle pensait que ce qui distingue l'adulte c'est sa capacité d'imaginer de sombres histoires et de voir le mal partout. » (p. 113)

Les autres personnages sont également très bien campés. En particulier :

— le curé Lalande et son vicaire Malenfant, représentants de l'autorité;

— Christine, la chère bilingue;

— l'oncle Philippe, le témoin et la mémoire;

— les deux frères d'Irène : Marcel, le narrateur, l'intellectuel de la famille et Renoir, le téméraire et l'amoral qui a retrouvé le cadavre d'Irène et qui l'a transporté sur ses épaules jusqu'au village.

Renoir symbolise, à la fin du livre, le prolongement, la persistance d'une race qui refuse de mourir. Voici les derniers mots du roman : « Renoir vit avec une Métisse de la Coulée. Elle est superbe (...). Ils ont un petit garçon (...) qui a une tête d'Inuk ou de Vietnamien ébloui. »

d) La transcendance du projet. Le projet de l'auteur est confondu avec celui du roman. Intemporel, il a une structure mobile qui se déplace dans les trois temps et qui implique, par conséquent, tout un peuple. On y retrouve les propres idées du romancier dans lesquelles se reconnaît le lecteur. Entre autres :

— le rôle de l'écrivain, c'est de dire ce qu'on a peur de dire.

— on peut être victime de l'assimilation, du conditionnement et d'un certain bilinguisme.

— le fanatisme et l'intolérance engendrent notre malheur.

— les fiançailles annoncées en haut de la chaire ne confèrent pas à l'amour une existence irréfutable.

— derrière toute grande femme, il y a un homme écrasé.

— plus on avance vers l'ouest, plus on recule.

— dans la mine désaffectée, on peut retrouver quelque filon, quelque mine oubliée.

— la nuit mystique ratée fait la nuit partout.

Tout cela fait de l'auteur un créateur d'univers, et de l'œuvre non pas une simple reproduction mais une création entreprise à travers le possible et le souhaitable, en dépit des obstacles et des tabous; tout cela met non seulement le romancier en communion avec son lecteur mais encore et surtout crée une certaine complicité entre auteur, narrateur, personnages et lecteur.

Pour le mot de la fin, la parole est au poète François Charron qui s'excuse de ne pouvoir se joindre à nous pour la remise du prix (et je le cite tout en faisant mienne sa judicieuse pensée) : «J'ai rarement lu autant de ferveur, autant de sensibilité, autant d'intelligence à débusquer les peurs qui empêchent la beauté de chacun d'émerger (...). Je suis sorti de ce livre avec un goût intense de vivre.»

Jean Civil
pour le jury composé de
François Charron
Clothilde Painchaud
Jean Civil

LOUIS-JEAN CALVET

Georges Brassens

Lieu commun, 1991, 352 p.

PIERRE DAY

Une histoire de La Bolduc

VLB éditeur, 1991, 134 p.

BRUNO ROY

Pouvoir chanter

VLB éditeur, 1991, 452 p.

ET AUTRES TITRES PORTANT SUR LA CHANSON / MUSIQUE POPULAIRE

Dans l'éventail des très nombreux livres parus au cours de ces deux dernières années et s'intéressant de près ou de loin à la chanson francophone, j'ai retenu quelques titres qui me sont apparus dignes d'être mentionnés, ne serait-ce que pour en saluer l'existence, quitte à revenir dessus dans un article ultérieur. J'ai départagé mes titres sous trois grandes rubriques : les dictionnaires, les essais historiques et, enfin, les études biographiques.

Je viens en effet de découvrir, sur le tard, le *Dictionnaire des chanteurs francophones de 1900 à nos jours* de Alain-Pierre Noyer (Conseil international de la langue française, 1989, 210 p.). Le titre m'a bien sûr séduit, tant par la fausse précision du mot «chanteur» que par son ambition, tout à la fois. L'ensemble recouvre 900 biographies d'interprètes — dont 300 seraient inédites — et 6000 titres de chansons, donnant ainsi la mesure de l'intérêt d'un tel ouvrage.

Malheureusement, ma joie fut de courte durée, et pour les trois raisons suivantes : des coquilles impardonnables à chaque page, des confusions fréquentes entre le titre d'une chanson et le titre d'un album, et enfin, l'aspect inégal et approximatif des informations qui nous sont fournies : par exemple, l'auteur connaît bien la carrière de Diane Dufresne et même celle de Ginette Reno et d'Aglaé, mais très piètrement celle de Céline Dion et encore moins celle de Michel Rivard qu'il ignore complètement. Bien sûr, on se rattrape ailleurs. Toutefois, l'ensemble est bâclé, et au niveau de la recherche et au niveau de la présentation de l'ouvrage. Si tous les autres «dictionnaires» de la maison sont de cette qualité, s'abstenir!

Je suggère plutôt le *Dictionnaire mondial des chanteurs* de Christian Dureau (Vernal/Philippe Lebaud) dont j'ai déjà parlé dans un numéro antérieur de *Moebius*. Ou encore, quoique plus modeste et avec des intentions bien différentes, le dossier n°4 du *Nouvel observateur* (1991, 98 p.) portant sur «40 ans de 45 tours de France». Un dossier partial, certes, mais fort attrayant, bien illustré et très bien documenté, ce qui est rare dans le domaine de ces tubes éphémères en 45 tours. On y fait la preuve que ce qui apparaît de piètre qualité, c'est encore une fois le support

en vinyle lui-même, et son format, et non pas la chanson elle-même, elle qui traverse le temps, les modes et les frontières, surtout quand la radio se donne la peine de la faire entendre, c'est-à-dire qu'elle la soumet au verdict de nouvelles oreilles. Dans le domaine des communications de masse, certaines chansons ont en effet besoin de prouver qu'elles peuvent durer, et longtemps. Un répertoire ne se constitue qu'à cette condition essentielle.

Les chansons ne s'inscrivent-elles pas dans l'histoire? Et il est heureux de découvrir — quand on referme la radio — que la visée historique domine la recherche actuelle sur la chanson. Et pour cause. La mémoire étant ce qu'elle est, et la mémoire sociale en plus, il est urgent de rendre compte de l'évolution de la chanson à travers l'histoire plutôt que de se cantonner à son actualité tapageuse. Je retiens quelques titres récents importants : *La chanson sous la III^e République (1870-1940)* de Serge Dillaz (Tallandier, 1991, 314 p.), d'une richesse documentaire et iconographique exemplaire, livre sur lequel je reviendrai dans un autre article tellement il m'apparaît important.

Pouvoir chanter de Bruno Roy (VLB éditeur, 1991, 452 p.); et enfin l'essai-dictionnaire intitulé *Le guide de la chanson québécoise* de Robert Giroux, Constance Havard et Rock LaPalme (Triptyque/Syros Alternatives, 1991, 180 p.). Comme je n'ai pas l'habitude de parler de mes propres travaux — et c'est la politique de *Moebius* de ne jamais recenser les ouvrages qui paraissent aux éditions Triptyque —, parlons donc du livre de Bruno Roy.

Il y a près de quinze ans, Bruno Roy jetait les bases d'une patiente étude de la chanson québécoise en publiant un premier livre sur le sujet, *Panorama de la chanson au Québec*. Il s'imposait dès lors comme l'un des rares activistes (mentionnons aussi Robert Giroux et son équipe de l'Université de Sherbrooke) de cette pratique populaire. Ces nombreuses années de recherche, ponctuées de plusieurs conférences et divers écrits, culminent aujourd'hui dans son essai le plus achevé : *Pouvoir chanter*.

Bruno Roy nous propose un imposant ouvrage dont le discours s'articule autour de trois axes majeurs : l'histoire, la culture et la politique. Sur une trame d'une rigueur

historique remarquable, chanson et politique s'entrecroisent, l'une expliquant, provoquant ou exploitant l'autre. Des chansons électorales du 19^e siècle aux «Poèmes et chansons de la résistance» des années 70, c'est une parole revendicatrice qui est surtout évoquée. L'auteur cherche à définir l'imaginaire collectif en inventoriant une certaine chanson «à texte». La culture — et plus précisément la chanson — se révèle un outil hautement efficace d'éveil d'une conscience nationale et se pose ainsi comme un des éléments-clés de la survie du peuple québécois.

Il importe de préciser qu'il s'agit ici d'un essai politique, donc idéologiquement orienté. Il nous présente par conséquent une vision nécessairement réductrice de la chanson québécoise. Puisant à même un corpus qu'il connaît manifestement très bien, Bruno Roy cite abondamment les auteurs-compositeurs nationalistes (Vigneault, Piché, Lévesque et Leclerc) dont les discours appuient la cause qu'il s'acharne (un peu trop) lui-même à défendre, soit l'indépendance du Québec. Il occulte ainsi délibérément de larges pans de la chanson québécoise, comme en fait foi ce jugement lapidaire sur le mouvement yé-yé, pourtant reconnu par plusieurs comme la première véritable expression d'un rock francophone :

«Heureusement, toutefois, les groupes québécois ne nous ont jamais ramenés à l'époque, pas si lointaine, du yéyé où des paroles insignifiantes voisinaient des rythmes écervelés commandés par la mode.» (p. 196)

Cette obsession du pays que trahit un manque de perspective face à certains événements ou modes (selon Bruno Roy, les chansonniers auraient reçu une «réponse massive du public», alors qu'ils rejoignaient plutôt une certaine élite scolarisée) entache malheureusement la crédibilité d'un propos par ailleurs remarquablement bien documenté. On sent chez l'auteur — c'est sans doute une question de génération, il a connu la glorieuse époque des boîtes à chansons — la nostalgie d'un certain nationalisme triomphant. Il se réfère d'ailleurs abondamment aux études sociologiques et politiques des années 70 pour soutenir ses idées gauchistes mais il évite soigneusement l'analyse peu réjouissante des années post-référendaires et du courant musical qu'elles ont produit. Dommage qu'il se soit buté

aux années 80, il donne ainsi l'impression d'enfoncer encore le même clou (les années 70 ont été étudiées sous tous leurs angles...). Il aurait pourtant été très intéressant de lire son interprétation du retour général vers des valeurs plus conservatrices et du vide culturel qui a marqué une bonne partie de la dernière décennie.

Avec *Pouvoir chanter*, les mordus de la chanson ont un morceau substantiel à se mettre sous la dent. Ils s'y référeront d'autant plus que de tels ouvrages se font trop rares. Dernier détail toutefois : comme il est présenté comme un livre de référence, une table des matières et un index en auraient grandement facilité la consultation.

Pour ceux qui se passionnent pour l'histoire du rock, deux ouvrages récents en soulignent le dynamisme et surtout la dynamique des cinquante dernières années : Philippe Paraire publie *50 ans de musique rock* dans la très merveilleuse et encyclopédique collection Les Compacts de chez Bordas (1990, 256 p.) et François Gorin, dans un livre moins bien articulé, regroupe une suite impressionnante d'articles *Sur le rock* (Lieu commun, 1990, 366 p.).

Du côté biographique, des profils de carrière et des anecdotes tous azimuts, l'actualité éditoriale propose, comme toujours, une série de portraits très contrastés. Je retiens le livre très attachant de Jean-Louis Foulquier, l'animateur infatigable de la musique populaire française : *Au large de la nuit* (Denoël, 1990, 218 p.) et un *Higelin* tout en couleur par Jacques A. Bertrand (Bernard Barrault, 1990, 192 p.), Higelin demeurant cette figure généreuse et explosive de la chanson contemporaine en France — même si elle a un peu de mal à circuler au Québec. Du côté du Québec, Pierre Day propose *Une histoire de La Bolduc : légende et turlute* (VLB éditeur, 1991, 134 p.), une histoire sympathique, quoique une petite histoire un peu décevante, familiale, qui apporte malheureusement peu de nouveau sur ce qui était déjà connu de cette haute figure légendaire de la turluterie et de la chronique populaire au Québec. L'éditeur a fait un travail superbe mais il ne me semble pas avoir été assez exigeant sur le plan du contenu.

Pendant que l'on commémore au Québec le cinquantième anniversaire de la mort de La Bolduc, les Français se rappellent que Brassens est décédé il y a déjà dix ans. Louis-Jean Calvet lui consacre une incomparable étude biographique : *Georges Brassens* (Lieu commun, 1991, 352 p.), chaleureuse et pleine de finesse. Son regard se promène du personnage Brassens à la personne qui l'incarrait avec beaucoup de respect et un savoir incontournable. Calvet est lui-même musicien et linguiste. Il peut donc ici et là illustrer le grand talent de l'auteur-compositeur qu'était Brassens et nuancer avec justesse certaines idées reçues qui circulent à son sujet, notamment le préjugé selon lequel Brassens était un piètre mélodiste, un compositeur simpliste, une figure (de la) vieille France, etc. Il nous rappelle aussi, bien sûr, que le chanteur n'a pas écrit que des chansons. La collection Point Virgule ne réédite-t-elle pas sur l'heure ses *Poèmes et chansons* (Seuil, 404 p.) et les éditions Stock *La tour des miracles* (1991, 155 p.).

J'aimerais m'attarder un peu sur ce petit récit bien particulier qu'est *La tour des miracles*, à la fois rabelaisien, surréaliste et délirant. Il se raconte bien difficilement et, par ailleurs, son intérêt réside en deça de l'histoire racontée elle-même. Je retiens l'anecdote finale de manière à illustrer le ton, la manière et la matière de ce conte saugrenu. Dans le but de se prémunir contre la plus grande tempête du monde (médiéval), les membres de la Camora, les âmes de l'abbaye gré-du-vent se réfugient et aménagent «le vagin providentiel» (p. 153); c'est alors que se jouent les tractations pour obtenir le droit d'accès et de séjour dans l'utérus de Annie Pan-pan-pan. Ce récit n'est pas d'une très grande valeur, je l'avoue, mais il permet de passer quelques bons moments et surtout de retrouver la verve et l'humour de celui qui a pour longtemps encore marqué la chanson d'expression française.

En guise de conclusion, j'avoue que j'attends avec impatience la publication de trois titres qu'on annonce depuis déjà quelques semaines : les textes des chansons de

Richard Desjardins chez VLB, la biographie de Gerry Bulet par Mario Roy chez Art Global, et enfin un livre manifeste de Richard Baillargeon et Christian Côté intitulé *Destination ragou : une histoire de la musique populaire du Québec*, chez Triptyque, accompagné d'un tableau synthèse et d'une audio-cassette. De belles lectures en perspective.

Robert Giroux
Constance Havard

DANIELLE ZANA

Journal d'une nomade au pays de Jacques Cartier
Humanitas / Nouvelle optique, 1990, 140 p.

Si, comme l'écrit Étienne Souriau, «le meilleur critère de la vérité, c'est la peur qu'elle fait», ce journal contient une bonne dose de vérité. En effet, l'œuvre a subi diverses mésaventures avant de trouver un éditeur courageux, et semble faire l'objet d'une consigne du silence depuis sa parution.

Quoi qu'il en soit, ce recueil qui dérange les routines et secoue les conformismes, propose, parfois sous forme de lettres, une série de regards critiques sur la culture et la société québécoises. Il déborde généreusement le domaine polémique où l'establishment littéraire et journalistique — faute d'avoir pu le censurer — cherchera, prophylactiquement, à le cantonner.

Qu'il nous suffise d'énumérer un certain nombre de thèmes privilégiés par la professeure, comédienne et directrice de la troupe du Soleil levant : l'éthique de l'art; l'exil et la solitude; morbidité et misérabilisme, manuelles du répertoire québécois; l'immigrant et la culture; les relations entre Français et Québécois; le féminisme anti-femmes; etc. On voit à cette liste que l'auteure ne craint pas d'aborder les questions chaudes ou délicates. Un livre salubre, décapant... et discutable (On est là pour ça. Mais les critiques, eux?).

Une tentative courageuse de forcer l'ouverture de ces espaces culturels, encombrés de tabous, dans lesquels «la parole semble toujours procéder d'un interdit». (p. 117)

Patrick Coppens

JEAN PERRON

Ce qui bat plus fort que la peur

Écrits des Forges, 1991, 64 p.

MONIQUE ST-GERMAIN

Archipel

Triptyque, 1991, 104 p.

JOCELYNE LÉVESQUE

Le temps mutilé

Le Noroît, 1991, 72 p.

Quatrième recueil de Jean Perron, *Ce qui bat plus fort que la peur* cherche à saisir, près de la vie, «ce qui manque à la vie» (p. 17). Il s'agit d'une prière intime en vue d'un changement pour tous ou de l'acceptation, mais avec le désir de retenir le plus marquant, le plus poétique dans la misère du quotidien.

Par son désir de rejoindre tout un chacun dans son identité et sa solitude, cette poésie est très accessible. Le poète mime, mais sans les parodier, les attitudes et les comportements des gens, se mettant dans la peau des personnages. Ce qui pourrait être qualifié de burlesque, si l'on faisait le lien avec l'œuvre de Louis-Ferdinand Céline, si l'intention était cynique ou sarcastique, mais elle est plutôt salvatrice.

Il y a en effet de la tendresse dans ces poèmes, tendresse liée à une certaine timidité, malgré le réel désir de changer les choses, ce qui se manifeste par exemple par l'utilisation de verbes d'action : «c'est l'heure où j'arrache à la nuit» (p. 45); «l'imaginaire réclame son repas» (p. 49), etc.

À travers le rythme des jours, se glissent des images poétiques faisant appel à la nature, à ce qui en reste dans les banlieues sordides : elles cherchent à embellir la platitude du décor, à lui donner un peu de dignité.

un peu de fatigue et de vent dans la pénombre
et on prend un objet quelconque pour un être vivant
même en pleine lumière le territoire se dérobe
oxyde de carbone dans les yeux du soleil
et les carrefours deviennent un monde sous-marin (p. 50)

La poésie rend ici hommage à elle-même.

Poursuivons avec *Archipel*, premier recueil de Monique St-Germain, plus hermétique que le précédent, mais moins abstrait, comme nous le verrons, que celui de Jocelyne Lévesque. Il s'agit ici aussi d'un début en poésie.

Long (une centaine de page), il constitue un vaste projet que je diviserais en quatre volets. Ceux-ci traitent, non seulement du contact des corps (homo et hétérosexuels), mais aussi, par de nombreuses métaphores, de la découverte de l'écriture, de la peinture et de la nature. Et on ne sait pas toujours lequel de ces éléments prédomine à l'intérieur des poèmes. Les heurts, les chocs et la recherche de paroxysme qualifient les «rencontres» de l'auteure avec ceux-ci.

car à la roche je me suis heurté comme
au triangle de mon récit
mes mains tremblantes
se coupent à la montagne
parcourir l'insituable
pour épuiser la honte
rocher dressé

(en lui le sperme noir se refuse) (p. 55)

Les textes inspirés directement ou indirectement de la peinture sont les plus réussis. Le recueil comprend de très belles illustrations, entre autres d'œuvres de la Renaissance. Celles-ci font surtout appel au mythe : ce qui déclenche chez l'auteure un processus référentiel et lui fait dépeindre des scènes portées à leur apogée, qui rendent compte d'une dramatisation de l'instant. Les ressources de la peinture mettent aussi en valeur la lumière et ses variations d'intensité :

Errance et voyage de la détresse dans le creux de la lumière. L'ombre s'agite s'immobilise, lent mouvement des mains vers l'inachevé. La transparence au large et l'espace caché dans l'étang du temps qui s'ébranle.
(p. 74)

C'est un recueil sensuel, quelque peu morcelé, surprenant par son audace et contrôlé, surtout par le projet exposé plus haut et aussi par le partage en sept parties évoquant à la fois l'art et la science (telle la peinture de la Renaissance) : théorème, insituable, utopique, sphérique, etc. En vérité, ces titres ont eux-mêmes une signification métapho-

rique. Ils comblent les «parenthèses» du texte. Ils cherchent à expliquer le retour sur soi.

à la fenêtre
toi-même utopique
tu cherches l'utopique
dans l'état du monde chaviré (p. 63)

*

S'il n'y a pas vraiment de rapprochement à faire entre l'écriture de Jean Perron et celle de Monique St-Germain, si ce n'est pour l'abondance des images, celle de Jocelyne Lévesque tranche tout de même par son austérité.

Les très courts poèmes du recueil *Le temps mutilé* pourraient être rapprochés des haïkus japonais, si ce n'était de la prédilection de l'auteure pour l'ellipse. Laconiques, ils constituent de brefs entractes dans le cours de la vie où le sens peut se déposer. Entractes pendant lesquels on revisite des «lieux». La narratrice est elle-même fascinée par la célébration de certains actes — leur unité dissolue.

l'urgence s'écrie
dans le grain du silence (p. 10)

le néant et l'obsession se regardent
comme des miroirs

la mort et le sourire (p. 24)

Il s'agit en effet d'une fragmentation de l'instant, d'une «mutilation», de laquelle se dégage une signification plutôt problématique.

Marthe Jalbert

JEAN-LOUIS BAILLY

La dispersion des cendres

Paris, Robert Laffont, 1990, 165 p.

J'ai tourné la dernière page du court roman de Jean-Louis Bailly. Je reste immobile, rêveuse. Je ne veux pas briser l'enchantement. Charles Todt s'est-il suicidé ou a-t-il été tué? Jean-Louis Bailly me laisse le loisir d'inventer la réponse. Mais je n'en chercherai pas. Je me sens très loin de la devinette : qui dit vrai qui dit faux. Peu importe pour

moi qui a tué qui, parce que j'ai été séduite par autre chose que le suspense (pourtant puissant) de ce récit.

La langue d'abord, riche, imagée, qui a réussi à me projeter dans l'univers onirique de la première partie (la plus volumineuse du roman), «Rêver, peut-être». Cynique oui, mais d'un cynisme jamais gratuit. La structure efficace ensuite, avec ses trois points de vue (narrateurs) juxtaposés et qui m'a rappelé le Gide brillant des *Faux-monnayeurs*. Non que Jean-Louis Bailly ne présente aucune originalité, au contraire! C'est par sa force singulière que cet auteur m'a conquise.

Un des narrateurs m'a interpellée directement : «... lecteur incrédule (...) tu n'as pas cru un mot, n'est-ce pas, de tout ce qui précède? Au mieux, tu auras pris tout cela pour une fable, laborieuse métaphore de ma peur de mourir, ou sécrétion impertinente d'une imagination morbide.» (p. 110-111) Mais j'y ai cru pourtant. Et avec lui, Charles Todt, je suis descendue du grenier à la cave, antre humide et mystérieux, centre matriciel qui nous a expulsés violemment dans la réalité de la vie : la mort. Avec lui, j'ai «humé» (p. 29) le néant, sans chercher à comprendre avec la raison mais plutôt pour sentir avec le corps les mouvements du réel.

Dans ce roman, Jean-Louis Bailly nous déjoue. D'une main de maître, de miroir en miroir, il provoque d'abord l'explosion de la participation du lecteur, qu'il désamorce ensuite, pour finalement le prendre de manière encore plus certaine à l'effet de réel. À lire!

Francine Campeau